Claire TAILLANDIER, Philippe CIBOIS, Adieu à l'Église.
Sociohistoire d'un départ

Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2018, 210 p.

Pierre Lassave

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/assr/45218>

DOI : 10.4000/assr.45218

ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2018

Pagination : 373-375

ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Pierre Lassave, « Claire TAILLANDIER, Philippe CIBOIS, Adieu à l'Église. Sociohistoire d'un départ », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 184 | octobre-décembre 2018, mis en ligne le 01 décembre 2018, consulté le 17 janvier 2022. URL : <http://journals.openedition.org/assr/45218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/assr.45218>

Ce document a été généré automatiquement le 17 janvier 2022.

© Archives de sciences sociales des religions

Claire TAILLANDIER, Philippe CIBOIS, Adieu à l'Église. Sociohistoire d'un départ

Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2018, 210 p.

Pierre Lassave

RÉFÉRENCE

Claire TAILLANDIER, Philippe CIBOIS, Adieu à l'Église. Sociohistoire d'un départ, Paris, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », 2018, 210 p.

- 1 Plus qu'un tardif récit de sortie hors de l'Église comme il en fut pour nombre de prêtres en France il y a déjà un demi-siècle, cet ouvrage se présente comme un recueil de textes divers autour de cet épisode si marquant pour ceux qui l'ont vécu. Cohabitent ainsi témoignage personnel et réflexions sur la vocation religieuse comme processus institutionnel qui a sa propre logique. Mais le témoignage tire d'abord ici son originalité de l'exercice de style qui le traduit. Il résulte d'une coopération active entre père et fille : le premier ouvre ses archives et livre les souvenirs lointains de son engagement dans l'Église et la seconde tient la plume. L'échange trouve sa forme finale dans un « Journal d'une confession » qui rassemble, du 4 novembre 1948 au 16 août 2016 très exactement, près d'une centaine d'entrées d'une ou deux pages. En fait, dès l'abord, ce journal intime ne cache pas sa forme semi-fictionnelle : le narrateur rétrospectif et fort enjoué qui l'anime lors de l'évocation des lieux de l'enfance ne peut avoir sept ans comme l'indique la première date. « Je délivre mon histoire, elle lui donne des ailes » nous a d'ailleurs averti au préalable le sociologue Philippe Cibois dans la note liminaire de ce journal inventé et complètement écrit par sa fille Claire Taillandier, professeur de lettres. Rencontre filiale et tardive entre « envie de parler et désir d'écrire » qui témoigne d'abord de ce que notre professeur émérite de sociologie connu pour ses manuels de méthodologie statistique est longtemps resté muet en

famille sur ses jeunes années de sacerdoce. D'où la curiosité de sa fille qui ne fut d'ailleurs même pas baptisée et qui confesse son ignorance des choses de la vie religieuse. Dans ce « journal » au « je » double, les aventures du père sont ainsi régulièrement ponctuées par les interrogations de la fille en train de les relater. Sauf des dates précises pour chaque entrée qui restent peu explicitées par le texte qui suit, l'effet de réel est parfaitement rendu en ce que l'informateur se confond avec le narrateur sous la plume alerte de l'écrivaine.

- 2 Les lieux évoqués vont de l'église Saint-Lambert dans le quinzième arrondissement de Paris, où l'enfant est né en 1941 et a été socialisé à l'école et au patronage de sa paroisse, jusqu'au pavillon familial d'Alfortville d'aujourd'hui, où le sociologue a archivé dans des enveloppes en papier kraft ses notes et pensées de séminariste du début des années 1960. Le grand séminaire de Saint-Sulpice à Issy-les-Moulineaux, rendu à la postérité littéraire par Ernest Renan dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (1883), est un haut-lieu de ce parcours que père et fille revisitent plusieurs fois au cours de leur travail. D'une entrée à l'autre se reconstruit en filigrane l'itinéraire qui conduit l'enfant de huit ans à se rendre de plus en plus attentif à la « petite voix » d'appel vers Dieu que lui fait entendre son confesseur. Un enfant de bonne volonté qui aime la vie de scout dans les forêts et se passionne de découvertes scientifiques. Parents catholiques pratiquants et engagés, famille modeste mais heureuse au seuil des Trente Glorieuses. Le bon élève est aussi un petit bricoleur de génie : culture des phasmes, appareils de saisie des éclipses, dispositif d'enregistrement des méridiennes, etc. Du camp scout à la prêtrise il n'y a qu'un pas dans l'échelle des responsabilités assumées. Les premières années d'étudiant en sciences vont donner réponse à l'appel au fil de multiples expériences d'engagement de soi suscitées par le Centre Richelieu animé par le charismatique père Lustiger. La décision d'entrer au séminaire d'Issy s'inscrit dans cet enchaînement de moments forts tel le pèlerinage étudiant à Chartres. Le séminariste ne cache pas cependant ses doutes sur l'issue de son geste mais accomplit pleinement sa nouvelle vie d'étude intensive des langues et des textes canoniques et de réflexion théologique sur le sens de la vie. L'engagement concret fait progressivement disparaître les doutes jusqu'à l'ordination en 1967. Le « journal » du vicaire de la paroisse Saint-Ferdinand des Ternes dans le dix-septième arrondissement de Paris relate la lente absorption de son énergie missionnaire par les tâches routinières malgré les réformes liturgiques encore toutes fraîches de Vatican II. Alors que la révolte étudiante fait sauter les pavés dans la rue, le jeune vicaire décide de partager son temps avec des études de sociologie et se lie avec le mouvement contestataire « Échanges et dialogues » au sein de l'Église. Mais insensiblement, le sentiment d'avoir été agi par une institution aussi bienveillante que manipulatrice grandit en lui jusqu'aux moments de décider d'en finir avec cet état de vie bornée de tâches jugées trop souvent inutiles. Ces instants de lucidité et de recul ont pour cadre une marche en forêt ou de façon plus surprenante une exposition de cartes IGN qui réveille la passion savante et fort terrestre pour la géologie. À l'automne 1969, le projet de sortie des ordres se réalise comme une nouvelle expérience de mort à soi pour se régénérer dans la droite ligne paulinienne si longtemps méditée. « Aujourd'hui commence ma nouvelle vie d'agnostique chrétien. »
- 3 Le second texte qui prend la suite du « journal », « Sociohistoire d'un départ », replace ce parcours personnel dans son cadre collectif ou historique. Le sociologue reprend ici la main de l'écriture. Il resitue la décision sacerdotale dans le cadre de la dynamique

réformatrice et missionnaire de l'Action catholique dans les campagnes, les villes et les banlieues ouvrières. Progressivement, notamment après la Seconde Guerre mondiale, la « fiction salvatrice » que constitue l'Évangile passe par la remise en cause des traditions infantilissantes et des collusions de l'institution avec les puissances d'aliénation. Ses valeurs de liberté de conscience et de solidarité humaine ont d'ailleurs imprégné la morale commune sous couvert d'humanisme, au point que le christianisme d'Église est entré en déshérence sinon carrément sorti lui-même du milieu culturel qu'il avait pourtant si longtemps façonné avec ses cathédrales. On retrouve ici la thèse de « l'exculturation » avancée par Danièle Hervieu-Léger. Cibois, pour sa part, reprend et commente diverses prises de position qu'il avait exprimées dans la revue *Esprit* dans les années 1970-1990 dans la mouvance de l'agnosticisme chrétien propre au « troisième homme », ligne de conduite définie par un article retentissant du jésuite François Roustang dans la revue *Christus* en 1966. Soit une attitude qui échappe tant à la nostalgie du christianisme passé qu'au volontarisme de son inscription improbable dans les institutions modernes et qui prône un « désintérêt tranquille » pour l'Église au nom d'une foi rendue active par son ouverture au temps. Explications collectives de soi que Cibois accompagne du rappel de données factuelles sur la désertion des églises et la marginalisation des vocations. Notons que le point d'orgue de cette tentative de sociohistoire réflexive est posé par la lecture du dernier roman d'Emmanuel Carrère, *Le Royaume* (2014), qui revient sur l'histoire croisée du christianisme primitif et de la propre foi personnelle du narrateur, perdue mais toujours là comme point d'interrogation.

- 4 Le troisième texte enfin revient sur la « construction sociale de la vocation », un écrit de l'auteur déjà paru en 2009 dans un collectif de sociologues sur le travail militant. L'étude reprend divers travaux et documents sur la vocation sacerdotale comme affaire collective, notamment ceux de Charles Suaud. Elle suit le parcours fort encadré qui va des repérages des dispositions personnelles jusqu'à l'ordination en passant par la formation en séminaire. Véritable socioanalyse de l'expérience précédemment relatée dans le « journal », notamment la vie au séminaire où, comme le disait déjà Renan, « le régime de l'institution agit par lui-même ». Ainsi par exemple, l'emploi du temps réglé (du lever à 6 h jusqu'à 20 h 30 pour les Complices avant le grand silence) ou l'état de liberté semi-surveillée (avec son directeur particulier côté for interne et son conseil collectif côté for externe) œuvrent insensiblement au formatage des corps dociles et des esprits restructurés. L'auteur ponctue l'examen des procédures par des souvenirs tirés de son propre vécu. Il insiste notamment sur les interactions entre berceau familial, école, paroisse, patronage, scoutisme qui formaient le milieu de culture des vocations dans l'immédiat après-guerre. Une composition institutionnelle d'ensemble qui ajoute en effet au caractère éminemment collectif de la vocation religieuse ainsi comprise. Ce troisième texte socioanalytique forme un tout avec les deux autres qui le précèdent. Entrée et sortie de l'Église en for interne et for externe pourrait-on dire. Le dossier à quatre mains et en trois parties est à la fois vivant et instructif, loin des récits autocentrés ou vindicatifs sur les retours à l'état laïc. Une conclusion d'ensemble aurait été la bienvenue mais on se contentera de ce parcours vécu et réflexif en pièces détachées. Les auteurs associés mettent en tout cas en appétit ou en haleine pour la suite, lorsque « l'agnostique chrétien » a fait définitivement vœu de sociologie. Quelque dernier article cité dans l'ouvrage, en forme de rétrospection méthodologique, en ouvre déjà la voie. Mais le parcours attendu va bien au-delà du seul bilan des analyses factorielles, aussi intéressant que soit ce dernier pour les sciences sociales.